

—Magia! Magia!

Ce fut en vain. Alors Mme Lind se laissa choir en un coin de la hutte, éplorée et tremblant de fièvre, pendant que Lars dirigeait son équipage vers le plateau où les loups avaient assailli la petite caravane.

Arrivé près du torrent il héla la Laponne.

Une voix monta jusqu'à lui du fond du ravin :

—Ici, Lars, ici. Je cherche petite maîtresse.

Le domestique se laissa choir sur ses skiss jusqu'auprès de Magia qui errait sur les rives encombrées de glaçons à la recherche du berceau.

Elle lui conta sa chute, sanglota.

—J'étais comme morte! J'ai lâché le "komse" sans savoir... Je te dis que j'étais comme morte... Il aura roulé dans la rivière... Pauvre petite maîtresse! pauvre petite gélinotte blanche!... Elle connaissait déjà Magia, petite maîtresse.

—Les loups...

—Non, Lars, les loups ont poursuivi les rennes, j'en suis certaine. Ne dis pas que les loups l'ont mangée!

L'obscurité était telle que, les yeux brouillés de larmes, ils se saisissent les mains en tâtonnant sur le sol, en quête du berceau.

Après deux heures de recherches:

—Rentrons, dit Lars.

—Je n'ose pas.

—Viens! Demain nous serons plus heureux.

Quand la sonnaïlle des clochettes annonça aux époux Lind le retour de leurs domestiques, la pauvre mère courut à leur rencontre.

—Magia! mon enfant!

La Laponne, le geste désespéré, ne sut que répondre. Alors, Lars raconta l'accident, s'efforçant de rassurer ses maîtres.

—Puisque tu dis que ma fille ne peut pas être morte, descendons tous dans le ravin et nous saurons bien l'y retrouver, supplia Mme Lind.

—Impossible, maîtresse! impossible de distinguer un renne blanc d'un renne gris. Demain!

—Demain ma fille sera morte! Les loups... oh! partons.

On la transporta dans la hutte sur un lit de fourrures où elle sanglota toute la nuit, caressée de mots berceurs et enfantins par son mari penché sur sa couche. Magia, assise en un coin, de crainte d'attirer l'attention sur elle, pleurait derrière la peau de renne dont elle se voilait la face.

Le lendemain, à l'aube, nos voyageurs, arrivés près du tronc d'arbre qu'avait heurté le traîneau de Magia, aperçurent sur la neige la trace laissée par le berceau roulant vers l'abîme.

—Le "komse"! le "komse"! cria soudain, joyeuse, la pauvre mère.

Et elle se précipita vers le petit sabot, aperçu par elle seule, enclavé entre deux glaçons à dix mètres de la rive.

Puis elle s'affaissa sur le sol.

Le berceau était vide.

Les bandelettes lacérées, les langes de peaux éparpillées, étaient maculés de taches rouges. Autour du petit sabot, la neige durcie ressemblait à une mousse sanglante. Emportant comme une relique le berceau dévasté, les voyageurs regagnèrent Karasjok. Pendant le trajet Mme Lind ne proféra pas une plainte, mais ses grands yeux tristes de femme du Nord étaient endeuillés par le voile de larmes qui, pour toujours, assombrit le regard des mères ayant perdu leur petit.

La douleur de sa maîtresse, la vue du sang répandu, troublèrent si fort le domestique Lars, qu'il n'aperçut pas près du